

les nouvelles de
Survival

Les Bushmen :
une fin
programmée?

'Le monde
jusqu'à hier'
A propos du livre de
Jared Diamond

'Notre avenir
est sombre'

2013
une année de
succès

89

janvier 2014





En couverture : Femme bushman,
Kalahari, Botswana
© Stephen Corry/Survival.

les nouvelles de **Survival**

Les Nouvelles de Survival n° 89, janvier 2014
Prix de ce numéro : 4 € abonnement : 15 €
Directeur de la publication : J.-P. Razon
Rédaction : D. Dauzier, J.-P. Razon
Imprimerie : Corlet, Condé-sur-Noireau
ISSN : 1154-1210 CP : 1009G89188
Dépôt légal : 1er trimestre 2014

© Survival International (France)
Association reconnue d'utilité publique

Illustration couverture : femme bushman, Kalahari,
Botswana. © Stephen Corry/Survival

Le supplément de l'impression en quadrichromie de
ce numéro est généreusement offert par notre
imprimeur.

Ce numéro peut être lu en ligne ou téléchargé en
format PDF à l'adresse suivante :
www.survivalfrance.org/actu/publication

Survival International France

18 rue Ernest et Henri Rousselle
75013 Paris
T 33 (0)1 42 41 47 62
info@survivalfrance.org

**Survival aide les peuples
indigènes à défendre leur vie,
protéger leurs terres et
déterminer leur propre avenir**



PARIS LONDRES MILAN MADRID BERLIN AMSTERDAM SAN FRANCISCO

www.survivalfrance.org

Edito

Si, comme on le lira ici, des peuples indigènes ont eu, durant l'année 2013, des raisons de se réjouir et de célébrer quelques victoires, il en est d'autres qui continuent de subir inlassablement l'oppression de leurs gouvernements ou l'invasion et la destruction de leurs territoires. A cela il faut ajouter la violence meurtrière à laquelle ils sont trop souvent exposés – on le verra ci-contre – et le mépris, violence plus insidieuse, dont ils sont régulièrement accablés. Ainsi, en décembre dernier, un juge français a une nouvelle fois autorisé une vente controversée d'objets sacrés des Indiens hopi d'Arizona – après celle d'avril 2013 dont nous avons amplement parlé dans le précédent numéro des *Nouvelles* – pour lesquels cette adjudication constituait un outrage à leur dignité et au respect de leur culture.

Survival, dont la première priorité est de faire cesser la violation des droits fondamentaux des peuples indigènes, a certes encore un long chemin à faire. Mais les succès évoqués plus haut montrent à quel point nous pouvons changer le cours des choses en sensibilisant et mobilisant l'opinion publique mondiale. C'est un travail lent, peu glorieux et souvent invisible, mais plus de 40 années d'actions en faveur des peuples indigènes ont prouvé qu'il est le moyen le plus judicieux et le plus efficace de provoquer des changements à long terme.

Sommaire

- 3** Ambrósio Vilhalva
- 4** Les Bushmen : une fin programmée?
- 7** Le monde jusqu'à hier - les errements
du nouveau livre de Jared Diamond
Stephen Corry
- 13** 'Notre avenir est sombre'
**Entretien avec Robinson, maître
d'école bora**
- 15** 2013 : une année de succès
- 16** Action urgente
Les Guarani du Brésil

Ambrósio Vilhalva 1960-2013

L'un des leaders indiens les plus influents du Brésil, Ambrósio Vilhalva, a été assassiné en décembre dernier près de sa communauté, au sud du pays. Bien que les circonstances de sa mort soient encore très confuses et les témoignages contradictoires, il est fort probable que les éleveurs qui occupent son territoire soient à l'origine de son assassinat.

Doté d'une large et puissante carrure, Ambrósio était un être chaleureux et extraverti et bien connu pour ses belles paroles. Sa décontraction masquait une forte volonté et une profonde détermination à se battre pour ce en quoi il croyait : la terre et la justice pour son peuple.

Les membres de sa communauté, Guyra Roka ou 'pays de l'oiseau', ont été expulsés de leur *tekoha* (la terre ancestrale) dans les années 1940 et 1950 par les éleveurs et les agriculteurs ; ils ont été relégués dans une petite réserve déjà surpeuplée par une centaine d'autres réfugiés guarani. Violence, suicide et malnutrition y devinrent vite monnaie courante.

Ce processus s'est renouvelé dans tout le sud du Brésil où les Guarani, au nombre de 50 000 environ, ont été les témoins impuissants de la spoliation de 99% de leur territoire autrefois recouvert de forêts luxuriantes. Privés de leurs terres et de moyens de subvenir à leurs besoins, les Guarani connaissent aujourd'hui l'un des taux de suicide les plus élevés au monde.

Comme la plupart des Guarani, Ambrósio et sa communauté rêvaient de retourner dans leur *tekoha*. En 2000, il dirigea avec son père Papito (un *rezador* ou chef religieux), le déplacement de sa communauté hors de la réserve pour l'installer dans un campement au bord d'une route proche de leur territoire qui avait été rasé, clôturé et recouvert d'interminables champs de canne à sucre. La vie y était dure – leurs abris de fortune en bâches en plastique étaient constamment recouverts d'un nuage de poussière provoqué par les camions dont l'intense trafic se prolongeait jour et nuit. Les enfants y souffraient de malnutrition et, pour subvenir à leurs besoins, les adultes n'avaient d'autre choix que de se faire employer par les fermiers qui occupent leurs terres.



Ambrósio Vilhalva
© Fiona Watson
/Survival

Las d'attendre que le gouvernement prenne des mesures, Ambrósio et Papito menèrent trois tentatives de réoccupation de leur terre. Ils y réussirent finalement à la troisième, en 2004, et la communauté s'installa sur une petite parcelle de terre au milieu des champs de canne à sucre. En 2009, en grande partie grâce au plaidoyer infatigable et passionné d'Ambrósio, le ministre de la Justice reconnut enfin Guyra Roka comme territoire indigène guarani. Mais il n'y avait pas lieu de crier victoire – les propriétaires terriens occupent leur territoire jusqu'à aujourd'hui. Le plus influent et le plus puissant d'entre eux est Zé Teixeira, un membre du Congrès de l'Etat.

Ambrósio a été propulsé au rang de célébrité mondiale en 2008 lorsqu'il a tenu le rôle principal dans *Birdwatchers - La Terre des hommes rouges*, un film primé sur les violents conflits qui opposent les Guarani aux propriétaires terriens. Marco Bechis, le réalisateur du film, a raconté plus tard qu'une fois sur place il avait déchiré le scénario et laissé les Guarani parler et jouer leur rôle comme ils jugeaient bon de le faire.

Lorsqu'il assista au lancement du film au Festival du Film de Venise en 2008, il confia à une représentante de Survival qui l'accompagnait : *'Je suis l'homme à abattre. Quand je retournerai sur mon territoire, ils viendront certainement me chercher'*. Après la réoccupation de son territoire, il avait en effet reçu de nombreuses menaces de mort.

La fiction est malheureusement devenue réalité. Dans le film, le personnage d'Ambrósio est brutalement assassiné alors qu'il mène la réoccupation de son territoire au beau milieu de la nuit pour éviter les hommes de main armés à la solde des éleveurs. Ambrósio est le dernier d'une longue lignée de leaders guarani systématiquement pris pour cibles pour leur activisme. ■

Une fin programmée?

Le boycott du tourisme au Botswana permettra-t-il aux Bushmen d'échapper à leur destin?

Quelques-unes des peintures rupestres de Tsodilo au Botswana peuvent dater de vingt mille ans ou plus. Elles sont l'œuvre des ancêtres des Bushmen contemporains. En dépit d'être en mesure de se réclamer comme le 'plus indigène' des peuples du monde et d'être les derniers chasseurs-cueilleurs d'Afrique, les Bushmen du Kalahari central sont en butte à un gouvernement qui est déterminé à en finir pour toujours avec eux.

On se souviendra de la vague d'expulsions des Bushmen qui ont assisté impuissants à la destruction de leurs maisons, à la fermeture de leur école et de leur

sont heurtés à la dépression, l'alcoolisme et la maladie dans ces camps qu'ils ne tardèrent pas à appeler 'lieux de mort'.

Ce qui s'ensuivit, grâce à la générosité de milliers de sympathisants de Survival, fut le procès le plus long que le Botswana ait connu dans toute son histoire. Les Bushmen s'opposèrent courageusement à la puissance de leur gouvernement et gagnèrent! Lorsque les juges prononcèrent le verdict en 2006, le porte-parole bushman Roy Sesana déclara : 'Ce jour est le plus heureux que nous, Bushmen, ayons connu. Nous nous sommes lamentés pendant si longtemps, mais aujourd'hui nous pleurons de joie. Nous avons enfin été libérés. Les expulsions ont été très douloureuses pour mon peuple'. Tragiquement, plus d'un dixième des plaignants bushmen de la première heure ont disparu avant qu'il ne leur soit rendu justice.

Malgré la décision de la Haute Cour selon laquelle les Bushmen avaient le droit de vivre et de chasser dans la Réserve du Kalahari central, le gouvernement continue de les persécuter utilisant la soif et la faim comme des armes pour les chasser de la réserve. Les Bushmen n'ont encore accès qu'à un seul point d'eau pour affronter les rigueurs de la saison sèche du Kalahari. Ils sont constamment harcelés, intimidés, arrêtés et même torturés par la police paramilitaire et les gardes forestiers. La protection de la faune est utilisée comme prétexte à la violence.

Récemment, un dernier coup porté aux Bushmen, a été d'interdire l'entrée au Botswana de leur avocat britannique Gordon Bennett qui ne reçut aucune explication à cette mesure répressive.



Bushmen, désert du Kalahari, Botswana, 2008
© Sebastião Salgado/Amazonas Images

poste de santé mobile, au scellement de leur puits et à la déportation par camions de leurs familles dans de sinistres camps de relocalisation. Le gouvernement botswanais prétendait ainsi leur offrir le 'développement' et l' 'intégration' à la vie de la nation. Au lieu de cela, les Bushmen se



Danse bushmen, Namibie © Brent Sturton/Survival

Me Bennett venait assister ses clients, les Bushmen, qui contestaient l'obligation qui leur était faite d'obtenir un permis d'une validité d'un mois pour accéder à la réserve, sauf aux 189 plaignants inscrits dans les documents originaux du tribunal datant de 2006. Tous les autres, y compris leurs enfants âgés de 18 ans et plus, sont tenus de demander une autorisation. S'ils dépassent la durée du permis, ils risquent d'être arrêtés. Cette réglementation est étrangement similaire à l'ignoble *Pass Law* mis en place durant l'apartheid en Afrique du Sud qui visait à contrôler la circulation des Africains noirs et qui séparait les enfants de leurs parents et les maris de leurs épouses. Si cette disposition inique continue d'être en vigueur, dans quelques générations, lorsque les 189 requérants auront tous disparu, il n'y aura plus de Bushmen dans la réserve.

Pourquoi les citoyens les plus démunis du Botswana sont-ils aussi impitoyablement et systématiquement persécutés par leur propre gouvernement? La raison en est simple, on le sait : la réserve des Bushmen se trouve au cœur du plus riche gisement de diamants du monde. Il suffit

simplement d'éliminer les Bushmen pour se débarrasser de tous les 'problèmes' liés à son exploitation.

Suprême ironie, sur son site Internet officiel dédié au tourisme, le Botswana promeut une expédition dans la Réserve

Notre appel au boycott des diamants du Botswana en 2007 avait contraint le compagnie De Beers à revendre son gisement d'une valeur de plus de deux milliards de dollars.

comme une 'expérience de découverte d'un désert vraiment intact' et présente une image idyllique des Bushmen en costume traditionnel. Les touristes sont ouvertement encouragés à profiter d'une 'expérience bushman' guidés par de véritables chasseurs qui leur enseigneront leurs techniques de survie dans le désert, notamment la chasse et la cueillette. Rares seront les visiteurs à savoir que ceux qu'ils observent démontrant leurs méthodes de chasse à l'aide de pâles répliques de leurs arcs et flèches traditionnels,

n'ont ni le droit de chasser dans la réserve ni celui d'y prélever l'eau indispensable à leur survie dans le désert. C'est pour cette raison que Survival a lancé le boycott du tourisme au Botswana.

Le boycott est l'un des rares outils dont dispose l'opinion publique pour exprimer son point de vue sur les agissements des gouvernements dans le monde. Il ne nuit pas à l'économie d'un pays mais compromet incontestablement sa réputation. Ce qu'il faut retenir c'est que cela fonctionne : notre appel au boycott des diamants du Botswana en 2007 a contraint la compagnie De Beers à revendre son gisement de diamants dans la réserve d'une valeur de 2,2 milliards de dollars.

Si nous avons pu parvenir jusque là après des décennies de campagnes, nous ne devons pas abandonner notre combat en faveur de ces derniers chasseurs-cueilleurs d'Afrique. Nous devons continuer à soutenir les Bushmen et d'autres peuples vulnérables dans leurs luttes pour leur survie en tant que peuples. Si nous n'avions pas été là, il n'y aurait plus aujourd'hui un seul Bushman dans la Réserve du Kalahari. ■



Takumã, chef kamayurá, Haut Xingu, Brésil. © Milton Guran/Survival

Le monde jusqu'à hier

Les errements du nouveau livre de Jared Diamond*

par Stephen Corry**

L'ouvrage de Jared Diamond *Le monde jusqu'à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*, dont la traduction française vient de paraître aux éditions Gallimard (576 p., 24€), semble à première vue traiter des enseignements que les peuples industrialisés (qu'il nomme 'modernes') peuvent tirer des peuples indigènes (qu'il appelle 'traditionnels'). Il estime que ces derniers illustrent la manière dont l'humanité vivait il y a plusieurs millénaires. Pour Stephen Corry, si les peuples indigènes ont sans aucun doute quelque chose à nous apprendre, ils ne représentent en aucune façon une survivance du passé. Son article montre que Jared Diamond nous adresse aussi un autre message, bien plus pernicieux celui-ci, à savoir que la plupart des peuples indigènes se livrent à des guerres incessantes et que l'intervention de l'Etat est non seulement nécessaire mais qu'ils l'accueillent à bras ouverts car elle seule mettrait un frein à leur comportement belliqueux. Pour Corry, Diamond n'exprime là qu'une opinion, fondée qui plus est sur des données fallacieuses ou discutables dont le seul but est de faire passer un message politique. L'ouvrage de Diamond défend une vision colonialiste de la 'pacification des sauvages' et représente une menace pour les droits des peuples indigènes.

* Article paru dans le magazine américain *Daily Beast* le 30 janvier 2013. Traduction française de Pierre-Alain Gendreau

** Directeur général de Survival International

C'est un livre qui avait tout pour me plaire. Après tout, je répète depuis des dizaines d'années que les peuples indigènes ont beaucoup à nous apprendre, ce qui est bien à première vue le cœur du message que Jared Diamond nous transmet dans son nouvel ouvrage de vulgarisation scientifique. Mais est-ce vraiment le cas?

Après un demi-siècle passé à faire la navette entre les Etats-Unis et la Nouvelle-Guinée pour y étudier les oiseaux, Diamond doit avoir une très bonne connaissance de l'île et de certains de ses habitants. Il a séjourné dans les deux moitiés de l'île, la Papouasie-Nouvelle-Guinée et la Papouasie Occidentale occupée par l'Indonésie. Pour lui, il ne fait aucun doute que les Néo-Guinéens sont aussi intelligents que n'importe quel autre peuple, et il a manifestement passé beaucoup de temps à réfléchir à ce qui les différencie de nos sociétés, qu'il appelle occidentales, instruites, industrialisées, riches et démocratiques - les premières lettres de chaque épithète formant en anglais le sigle WEIRD, 'bizarre'. Plus succinctement, ils les nomme 'modernes'.

S'il en était resté là, il n'aurait guère irrité que quelques spécialistes de la Nouvelle-Guinée pour qui ses descripteurs manquent de pertinence¹. Mais, loin de s'arrêter là, il amalgame avec les Néo-Guinéens d'autres sociétés qu'il appelle 'traditionnelles' pour procéder ensuite à des généralisations hasardeuses. La plupart de ses informations dans ce domaine proviennent d'anthropologues, en particulier (pour ce qui est de l'Amérique du Sud) des études publiées par Napoleon

Chagnon et Kim Hill, dont les noms sont cités à plusieurs reprises.

Certes, Diamond signale (en passant, et sans s'y appesantir) que toutes ces sociétés 'ont été partiellement transformées par les contacts' mais il n'en pense pas moins qu'elles vivent encore quasiment comme l'a fait l'humanité jusqu'aux 'premières origines de l'agriculture apparue vers 11 000 avant J.-C. dans le Croissant fertile', selon ses termes². Telle est la teneur de son message et le sens du mot 'hier' dans le titre de son ouvrage. Cette confusion est extrêmement répandue et Diamond ne passe d'ailleurs pas beaucoup de temps à la défendre. La quatrième de couverture, pour laquelle il a bien dû donner son accord même si elle n'est pas de sa main, affirme avec la plus grande assurance que '*les sociétés tribales offrent une image remarquable de la manière dont nos ancêtres ont vécu pendant des millions d'années*'. (C'est moi qui souligne.)

Ce sont des fadaïses. Nombreux sont les chercheurs qui ont clairement réfuté l'idée selon laquelle les groupes tribaux contemporains auraient davantage à nous dire sur nos ancêtres d'il y a ne serait-ce que quelques milliers d'années que n'importe quelle autre société. Il va de soi que l'autosuffisance était et reste une composante importante du mode de vie des sociétés tribales du présent autant que du passé; et il est tout aussi clair que ni les unes ni les autres n'ont jamais

1. Voir par exemple les critiques de Frederick Errington, Deborah Gewertz, Stuart Kirsch, Nancy Sullivan, etc.

2. C'est un vieux poisson de mer simpliste, dont j'ai parlé ailleurs (Voir entre autres S. Corry, *Tribal People's for Tomorrow's World*, Freeman Press, Alcester, 2011, pp. 46-47.

atteint des densités démographiques comparables à celle que connaissent nos villes aujourd'hui. Dans ce sens, toute société essentiellement autosuffisante et à faible effectif peut servir de point de comparaison avec les modes de vie d'avant l'agriculture, du moins dans certains domaines. Il n'en reste pas moins que les peuples indigènes ne sont pas des copies conformes de nos ancêtres.

Un des meilleurs spécialistes anglais de la préhistoire, Chris Stringer du musée d'histoire naturelle de Londres, a souvent relevé le danger de considérer les chasseurs-cueilleurs contemporains comme des 'fossiles vivants', insistant sur le fait que, comme tous les autres peuples, 'leurs gènes, leurs cultures et leur comportement' n'ont cessé d'évoluer jusqu'à aujourd'hui³. Il n'ont pu évidemment que changer car sinon ils n'auraient tout simplement pas survécu.

Notons par ailleurs que, alors que selon la thèse de Diamond nous avons tout été par le passé des 'chasseurs-cueilleurs'⁴ et que c'est précisément pour cela que nous pouvons voir en eux une image de notre passé, en réalité rares sont les Néoguinéens qui pratiquent la chasse. La plupart d'entre eux vivent de leurs cultures, et ce sans doute depuis des milliers d'années. Diamond ne mentionne qu'en passant le fait que leur principal aliment, la patate douce, est probablement venu d'Amérique, il y a peut-être quelques centaines ou milliers d'années. Personne ne sait exactement dans quelles conditions mais cet exemple démontre justement avec la plus grande clarté que la 'mondialisation' et le changement ont eu autant d'effets sur les peuples 'traditionnels' que sur les autres. Diamond le sait pertinemment, mais il est regrettable de constater qu'il préfère ne pas en tenir compte quand sa démonstration pourrait en pâtir.

Plus loin dans son ouvrage, Diamond dresse une liste d'usages et de coutumes typiques des sociétés traditionnelles dont nous pourrions nous inspirer avec profit. Louable idée même si rien de tout cela n'apparaît particulièrement nouveau ou révolutionnaire. Il est d'avis que nous

(les Américains en tout cas) devrions nous efforcer de réintégrer les délinquants, en misant davantage sur la réinsertion que sur la répression. Il considère que nous devrions porter les bébés plus que ce n'est le cas aujourd'hui⁵ et faire en sorte qu'ils soient tournés vers l'avant quand nous les emmenons avec nous (proposition un peu saugrenue quand on pense que la plupart des poussettes et bon nombre de porte-bébés sont déjà conçus de cette façon). Il nous encourage à faire plus grand cas de nos personnes âgées, et offre encore bien d'autres conseils de ce genre⁶. Il n'y a rien à redire à ces parties de l'ouvrage, qu'on pourrait assimiler à un guide de développement personnel et dont certaines réflexions sont tout à fait stimulantes, mais on se demande quel impact elles pourront bien avoir sur des Occidentaux fortunés ou leurs gouvernements.

Diamond atteint sa vitesse de croisière lorsqu'il s'intéresse finalement à notre récente consommation excessive de sel et de sucre et à son impact sur notre santé. On ne saurait trop souligner combien il a raison de rappeler l'augmentation constante des cas d'obésité, de cécité, d'amputations ou d'insuffisance rénale, etc. Et ce ne peut être qu'un choc salutaire et, je l'espère, un véritable coup de semonce, que de lire qu'il faut une année à un Indien yanomami d'Amazonie⁷ pour consommer la quantité de sel qu'on trouve dans un seul plat d'un restaurant californien.

Le véritable problème de Diamond dans ce livre – et c'en est un très gros – est qu'il croit que les sociétés 'traditionnelles' font des choses épouvantables qui requièrent nécessairement une intervention de l'État. Selon lui, ces sociétés tuent énormément, que ce soit dans des guerres, des cas d'infanticide, ou encore l'abandon ou le meurtre de vieillards. C'est un point sur lequel il revient inlassablement, convaincu qu'il est de pouvoir expliquer les raisons de ces pratiques et démonter la logique froide et implacable qui les sous-tend. Alors même qu'il reconnaît n'avoir jamais personnellement été témoin d'aucune de ces pratiques tout

au long de ses pérégrinations, il étaye son propos d'anecdotes personnelles tirées de ses séjours en Nouvelle-Guinée ainsi que de toutes sortes de 'données' concernant un tout petit nombre de peuples – dont une grande partie provient des anthropologues mentionnés plus haut. Bon nombre des 'faits' qu'il rapporte avec éloquence sont hautement contestables⁸.

Alors, où sont les faits et où sont les simples opinions? Il est bien sûr vrai que nombre des peuples qu'il mentionne expriment de la violence de diverses façons : des gens en tuent d'autres partout, personne ne le niera. Mais ces peuples ont-ils pour autant une propension particulière à tuer, et comment quantifier le phénomène? Selon Diamond, les peuples indigènes sont nettement plus enclins à tuer que des sociétés dirigées par des gouvernements nationaux. Mais il y a pire. Bien qu'il reconnaisse – à mi-voix, il est vrai – que certaines sociétés, à ce que l'on sache, n'ont jamais fait la guerre, cela ne l'empêche pas d'affirmer haut et fort que la plupart des peuples indigènes vivent dans un constant état de guerre⁹.

3. Voir par exemple :

http://www.nytimes.com/2012/07/31/science/cave-findings-revive-debate-on-human-behavior.html?_r=0

4. Autre affirmation simpliste dont j'ai déjà parlé.

5. Cette idée a été particulièrement bien développée par Jean Liedloff dans *The Continuum Concept*, 1975.

6. Diamond développe par exemple en détail une théorie qu'il appelle 'paranoïa constructive', un terme bien savant pour parler de ce qu'on appelle en général 'prudence'. A juste titre, les Néoguinéens prennent grand soin de ne pas dormir sous des arbres morts, et l'auteur nous encourage à être prudents lorsque nous montons sur un escabeau. Qui peut lui donner tort? Mais avons-nous vraiment besoin de 'sagesse ancestrale' pour nous en convaincre?

7. Il les appelle 'Yanomamo'.

8. Il affirme par exemple que le fait d'inviter insidieusement un ennemi à venir partager un repas pour ensuite le tuer est 'sans parallèle dans les guerres modernes'. C'est pourtant une tactique communément employée par les colons tueurs d'Indiens en Amérique du Nord et du Sud. S'il se refuse à prendre en compte ces exemples parce qu'il ne s'agit pas de 'guerre', que dire alors de l'invitation faite par l'armée allemande aux autochtones herero en Afrique à se rendre auprès des points d'eau avec la promesse d'un couloir de sécurité pour ensuite les massacrer? La perfidie de l'armée dans le massacre de Sand Creek en 1864 aux Etats-Unis est un autre exemple pertinent parmi tant d'autres.

9. J. Diamond, op. cit., pp. 75, 167, 290, etc.



Guerriers maasai, Kenya ©Beckwith & Fisher/Survival

Ces inepties aussi dangereuses qu'invérifiables (que d'autres avant lui ont avancées, Steven Pinker en particulier¹⁰) trouvent confirmation, selon lui, si l'on calcule le nombre de personnes tuées à la guerre ou lors d'homicides dans les pays industrialisés et qu'on rapporte ce nombre à la population totale. Il compare ensuite ces résultats aux calculs effectués par des anthropologues de la trempe de Chagnon pour des tribus comme les Yanomami. Selon lui, les résultats montrent que les conflits tribaux sont plus violents et provoquent bien plus de victimes que 'les nôtres'.

Ce ne sont bien sûr que des mensonges, des mensonges – et des statistiques – éhontés. Laissons pourtant un instant à Diamond le bénéfice du doute – de quelques doutes très contestables, sinon controversés. Passons par exemple par dessus la très haute probabilité que certaines au moins de ces 'guerres' intertribales aient été exacerbées, ou même causées par des intrusions sur leur territoire ou d'autres actes hostiles de la part des puissances coloniales. Je ne tiendrai pas compte non plus du fait que les données rassemblées par Chagnon au cours de son travail de terrain chez les Yanomami dans les années 1960 ne jouissent plus du moindre crédit depuis des décennies :

la plupart des anthropologues ayant travaillé avec les Yanomami ne font tout simplement aucun cas de ses brutales caricatures de ceux qu'il appelle 'le peuple féroce'¹¹. J'ignorerai pareillement le rôle joué par Kim Hill dans la négation du génocide des Indiens Aché par les colons paraguayens et l'armée dans les années 1970¹² (bien que Diamond cite un indice intéressant dans son livre : comme il le relève lui-même, la moitié des Aché ont été tués par des non-autochtones).

Je ne m'arrêterai pas davantage sur le fait que Diamond ne fait référence qu'à des sociétés où des anthropologues ont collecté des données sur les homicides sans rien dire des centaines d'autres où le phénomène n'a pas été étudié, peut-être parce que – dans certains cas du moins – il n'existe tout simplement pas de telles données. Il est après tout bien naturel que des anthropologues soucieux de concentrer leurs recherches sur la violence et la guerre ne perdent pas leur précieux temps de travail de terrain à étudier des sociétés sans tradition guerrière. Je le répète, je ne cherche pas à nier le fait que des gens en tuent d'autres. Je m'interroge seulement sur l'ampleur du phénomène.

Je crois avoir maintenant donné à Diamond le 'bénéfice du doute' et il est

temps de réfléchir à 'notre' histoire : combien de victimes nos guerres font-elles? Et quelle valeur accorder à un calcul de la proportion des victimes par rapport à la population totale des pays concernés?

Les chiffres donnés par Diamond sur le pourcentage de morts à la bataille d'Okinawa en 1945 par rapport aux populations totales des nations combattantes – le résultat qu'il donne est de 0,1 % – sont mis en regard du nombre de morts dans un conflit intertribal chez les Dani en 1961 : onze. Diamond en conclut que le second a fait proportionnellement plus

10. S. Pinker, *The Better Angels of Our Nature*, Allen Lane, Londres, 2011.

11. Voir par exemple *Yanomami*, Survival International, Paris, Londres, 1990, p. 10. Lorsque Diamond reconnaît qu'en réalité rares sont les anthropologues à avoir été témoins de cette violence constante qu'il estime être la norme chez la plupart des peuples indigènes, il contourne la difficulté avec de bien pauvres arguments : les gouvernements ne voudraient pas que les anthropologues soient la cible des peuples indigènes mais il révèle le fond de sa pensée lorsqu'il déclare : '*les gouvernements ne veulent pas non plus que les anthropologues soient armés... pour pouvoir mettre eux-mêmes fin aux combats par la force... des gouvernements ont instauré des restrictions de déplacement jusqu'à ce qu'une région soit officiellement considérée comme pacifiée...*' (c'est moi qui souligne.) Diamond, p. 132. L'idée que des gouvernements puissent restreindre les déplacements pour le bien-être des anthropologues est franchement risible. Lorsqu'ils le font, c'est en général pour dissimuler leur propre violence.

12. Survival International, *Denial of genocide*, Survival International, Londres, 1993.



Yanomami, Demini, Brésil. © Fiona Watson/Survival

de victimes que la première, soit 0,14 % de la population dani.

La violence chez les Dani aurait ainsi été pire que la plus sanglante de toutes les batailles de la Deuxième Guerre mondiale dans le Pacifique. Faut-il rappeler que le principal pays engagé a été les Etats-Unis, dont le territoire continental n'a pas du tout connu la guerre ? N'aurait-il pas été plus judicieux de considérer plutôt le pourcentage des victimes là où la guerre a eu lieu ? Même si l'on manque de chiffres précis, on estime que la proportion de citoyens d'Okinawa tués lors de la bataille oscille entre 10 % et 33 %. Si on choisit le chiffre le plus élevé, on peut alors estimer qu'il y a eu 250 fois plus de morts dans cette bataille que dans le conflit dani, et ce sans même prendre en compte les militaires tués au combat.

Dans la même veine, Diamond affirme que les victimes de la bombe atomique larguée sur Hiroshima en août 1945 n'a représenté qu'un minuscule 0,1 % de la population japonaise totale. Mais qu'en est-il de la bien plus petite 'tribu' qu'on pourrait appeler les 'Hiroshimiens' et

dont le taux de décès a avoisiné les 50 % pour une seule bombe ? Quel chiffre est le plus significatif ? Lequel apparaît comme un artifice visant à étayer l'énormité selon laquelle ce sont les peuples indigènes qui sont les plus violents ? En 'démontrant' sa thèse de cette manière, en quoi Diamond diffère-t-il de ceux qui décrivent les peuples indigènes comme des 'sauvages primitifs', ou du moins comme plus sauvages que nous ?

Si vous pensez que j'exagère – après tout Diamond n'utilise pas le terme de 'sauvage primitif' – regardez ce que les critiques professionnels disent de son livre. Aussi bien le *Sunday Times*¹³ britannique que le *Wall Street Journal*¹⁴ new-yorkais parlent de tribus 'primitives', et le célèbre hebdomadaire allemand *Stern* a titré son article du mot 'sauvages' en grandes lettres¹⁵.

Il suffit de chercher et l'on trouvera toujours des statistiques étayant n'importe quelle thèse sur le sujet¹⁶. En homme intelligent, Diamond est parfaitement conscient de ces enjeux. Le problème réside dans ce qu'il choisit

d'inclure ou de souligner et ce qu'il préfère taire ou éluder.

Ne souhaitant pas, contrairement à Diamond, m'étendre sur 500 pages, je laisserai ici de côté la question de l'infanticide (que j'ai examinée dans d'autres contextes¹⁷) mais j'aimerais quand même dire quelque mots sur le fait, qu'il mentionne à plusieurs reprises, que certaines tribus abandonnent – ou abandonnaient – leurs vieillards en fin de vie, ne leur laissant qu'un peu d'eau et de nourriture et continuant leur route avec

13. B. Appleyard, 'What life should be about'. *Sunday Times*, Culture, 6 janvier 2013. Ayant lu le livre, le critique pense qu'en Nouvelle-Guinée 'certains hommes vivent comme on vivait il y a 100 000 ans'. C'est bien sûr une ineptie.

14. S. Budiansky, 'Let your kids play with matches'. *Wall Street Journal*, 4 janvier 2013

15. S. Draf & F. Gless, 'Der Weisheit der Wilden'. *Stern*, 25 octobre 2012.

16. Un chiffre que ne cite par exemple pas Diamond concerne les 75 000 civils du district de Traktorozavodskiy à Stalingrad (appelons-les un instant la 'tribu de Traktorozavodskiy'). Les combats de 1942-1943 ne laissèrent que 150 survivants. En d'autres termes, 99% des 'Traktorozavodskiyens' périrent lors d'une seule bataille.

17. Corry, op.cit., pp. 162-3. Voir aussi <http://assets.survivalinternational.org/static/files/background/hakani-qanda.pdf>.

la certitude absolue que la mort ne tarderait pas, si même ils ne la hâtaient pas délibérément.

Ici encore Diamond explique la logique sous-jacente à cette pratique et ici aussi il nous dit que, grâce à la générosité des gouvernements nationaux et à leur capacité à organiser une 'distribution efficace de la nourriture', et parce qu'il est illégal de tuer les gens de cette manière, les sociétés 'modernes' ont mis fin à ces façons de faire.

Mais est-ce bien le cas? Oublions un instant les 40 millions de morts de la Grande famine en Chine au début des années 1960¹⁸. Mais qu'en est-il de l'usage répandu, bien qu'en général très discret, consistant à délivrer de fortes doses – de très fortes doses – d'opiacés aux patients lorsque la maladie ou le grand âge ont atteint un certain seuil? Ces drogues soulagent la douleur mais elles inhibent aussi les réflexes respiratoires, ce qui conduit directement à la mort. Et qu'en est-il de la pratique consistant à priver de nourriture et de liquide des patients jugés en fin de vie?¹⁹ Selon certaines organisations spécialisées sans but lucratif, environ un million de personnes âgées rien qu'au Royaume-Uni sont sous-alimentées ou meurent même de faim, y compris dans des hôpitaux²⁰. Alors quelle différence entre ce que nos sociétés industrialisées commettent et les pratiques tribales? Sommes-nous tous aussi des 'sauvages'?

La mise en exergue des différences entre sociétés tribales et industrialisées a toujours été une entreprise plus politique que scientifique et il s'agit d'être très vigilants face à ceux qui utilisent les statistiques pour 'démontrer' leurs vues²¹. Tout dépend de la question posée, de qui vous croyez et, surtout, d'où vous vous situez lorsque vous posez la question.

Si vous êtes par exemple un Indien aguaruna du Pérou, avec un passé de vendetta occasionnelle remontant aux quelques générations qui font notre mémoire vivante (aucun Aguaruna ne sait quelle ampleur pouvaient avoir les vendettas il y a plusieurs générations, encore moins il y a des milliers d'années), et que

vous avez été récemment chassé de vos forêts jusqu'à des villages fluviaux par l'intrusion de compagnies pétrolières ou de missionnaires, alors vos chances d'être tué par un de vos compatriotes pourrait bien dépasser celles de gens pris dans les guerres de la drogue au Mexique, dans les favelas brésiliennes ou le South Side de Chicago.

Dans de telles circonstances le taux d'homicides serait naturellement plus élevé sur les terres aguaruna que parmi les professeurs d'université américains fortunés, mais malgré tout plus bas que celui des détenus du goulag soviétique, des camps de concentration nazis, ou de ceux qui prirent les armes contre le régime colonial britannique au Kenya ou contre l'apartheid en Afrique du Sud.

Si vous êtes un jeune homme né dans la réserve indienne de Pine Ridge, au centre de la nation la plus riche du monde, votre espérance de vie moyenne sera plus courte que dans n'importe quel autre pays à l'exception de quelques États africains et de l'Afghanistan. Si vous avez la chance de ne pas être assassiné, vous risquez quand même de mourir du diabète, d'alcoolisme, de toxicomanie ou de quelque chose de similaire. Une fin pareille – pas inévitable certes, mais très possible – ne résulterait pas d'un choix de votre part mais de cours effectués par l'État américain au cours de ces deux cents dernières années.

Qu'est-ce que tout cela nous apprend sur la violence au cours de l'histoire humaine? L'affirmation fantaisiste selon laquelle les États-nations l'atténueraient a peu de chances de convaincre beaucoup de dissidents russes ou chinois, ou encore tibétains, et pas davantage les tribus de Papouasie occidentale, où l'on estime que l'invasion et l'occupation indonésienne sont responsables d'environ 100 000 morts (personne ne saura jamais le chiffre exact) et où la torture d'État peut aujourd'hui être visionnée sur YouTube²². Nulle part ailleurs dans le monde un État n'est responsable de davantage de meurtres d'autochtones. Et alors même que l'ouvrage de Diamond se fonde sur son expérience néo-guinéenne,

l'auteur reste muet sur les atrocités commises par les Indonésiens et va même jusqu'à parler du 'faible niveau de violence en Nouvelle-Guinée indonésienne grâce au strict contrôle exercé par le gouvernement'. C'est un déni effarant de la répression brutale menée par les autorités depuis des décennies contre des autochtones peu armés.

Les aspects politiques du regard porté par les étrangers sur les peuples indigènes et la façon dont ils sont traités par ces mêmes étrangers sont aussi entremêlés qu'incontestables : le traitement réservé aux tribus par les sociétés industrialisées dépend du regard que ces dernières portent sur elles et du profit qu'elles peuvent espérer en tirer. Sont-elles 'arriérées', sont-elles des sociétés du passé, sont-elles plus 'sauvages', plus violentes que nous?

Universitaire et écrivain prestigieux, lauréat de rien moins que le Prix Pulitzer, jouissant d'une position de pouvoir au WWF et à Conservation International, deux organisations plus proches d'entreprises gouvernementales que d'ONG (ce

18. On estime également qu'en Inde environ 50 millions de futures femmes ont été tuées avant ou juste après la naissance dans cette dernière génération parce que c'était des filles plutôt que des garçons. C'est à peu près le même nombre que celui de toutes les victimes de la Seconde Guerre mondiale.

19. C'est non seulement une pratique courante mais qui est même sanctionnée en Grande-Bretagne par un euphémisme quasi orwellien. On l'appelle le 'protocole de soins de Liverpool' (cela ne vous rappelle pas le 'Wigan Pier' d'Orwell?) et est considéré comme une 'bonne pratique'. Les hôpitaux reçoivent des fonds pour la mettre en œuvre car elle libère des lits. Je ne porte pas ici de jugement éthique sur une pratique qui a de nombreux soutiens dans la profession, mais il arrive que des membres de la parenté interviennent et que le patient 'sur le point de mourir' reprenne des forces et vive encore pendant des semaines.

20. Il faut aussi mentionner ici le plan de migration pour enfants en Grande-Bretagne. Plus de 130 000 d'entre eux, jugés 'à risque' furent retirés à leur famille et déplacés dans de lointains pays du Commonwealth, comme l'Australie, souvent sans que les parents aient été mis au courant ou aient donné leur accord. La plupart des victimes de ce système furent placées dans des institutions, et nombre d'entre elles furent mises au travail forcé. Il existe en outre de nombreux témoignages de graves sévices perpétrés à leur encontre. Cette pratique ne fut abandonnée que dans les années 1970.

21. Voir Pinker, op. cit.

22. Voir par exemple :

<http://www.youtube.com/watch?v=4kwF67-3Wk0>,

<http://www.survivalinternational.org/news/6598>.

qu'elles ne sont vraiment pas) et au passé plutôt douteux dans le traitement des peuples indigènes²³, Diamond bénéficie de soutiens puissants et fortunés. Il préfère les États et les dirigeants forts et pense que les efforts visant à réduire les inégalités sont 'idéalistes', et voués inévitablement à l'échec. Selon lui, les gouvernements qui imposent leur 'monopole de la force' rendent un 'immense service' car 'la plupart des petites sociétés [...] sont prisonnières de... leurs conflits'. (C'est moi qui souligne.) 'Le bénéfice décisif qu'apportent les gouvernements, s'enthousiasme-t-il, c'est qu'ils sont des facteurs de paix'.

Diamond se range explicitement du côté de la 'pacification des indigènes' qui fut la pierre angulaire du colonialisme et de la mainmise européenne sur le monde. Il se fait même l'écho de la propagande impériale quand il affirme que les peuples tribaux accueillent cette 'pacification' avec reconnaissance, 'abandonnant de bon cœur leur vie dans la jungle'.

L'auteur s'attaque ainsi à des décennies d'engagement de la part des peuples indigènes et de leurs défenseurs, qui s'opposent au vol de leurs terres et de leurs ressources, et affirment leur droit à vivre comme ils l'entendent – ce qu'ils font souvent avec succès. Et pour appuyer cette offensive tous azimuts, il cite juste deux 'exemples' : le travail de Kim Hill chez les Aché, et un 'ami' qui lui a raconté qu'il avait 'traversé la moitié de la plaine pour rencontrer un groupe de chasseurs-cueilleurs récemment découvert en Nouvelle-Guinée pour découvrir qu'une moitié d'entre eux avait déjà choisi de déménager dans un village indonésien et de porter des T-shirts parce que la vie y était plus sûre et plus confortable'.

Voilà qui serait comique si ce n'était si tragique. Les Aché, par exemple, avaient souffert pendant des dizaines d'années d'attaques génocidaires et d'esclavage²⁴. L'ami cruellement déçu de Diamond en Nouvelle-Guinée ignorait-il qu'il était très probablement porteur de maladies infectieuses? S'il s'agissait vraiment d'un groupe récemment 'découvert' (ce qui est très peu probable), une telle visite était à tout le moins irresponsable. Ou s'agit-il plutôt d'une visite



Papou, Papouasie occidentale, © Eric Lafforgue/Survival

arrangée, comme le sont la plupart des 'premiers contacts' en Nouvelle-Guinée où une industrie de comédie s'est développée sur ce créneau. Quoi qu'il en soit, les Papous de la partie occidentale de l'île ne sont 'en sécurité' dans les villages indonésiens que s'ils sont prêts à accepter le joug d'une société dominante qui ne veut pas d'eux.

Comme je l'ai dit, ce livre avait tout pour me plaire. Son auteur affirme comme moi que nous avons beaucoup à apprendre des peuples indigènes mais il ne propose finalement rien qui puisse remettre en cause le statu quo – bien au contraire.

Diamond ajoute sa voix à celles d'une frange influente – et fortunée – du monde académique américain qui s'efforce – que ce soit par naïveté ou non – de remettre au goût du jour une caricature dépassée des peuples indigènes. Ces universitaires érudits et polyvalents prétendent détenir des preuves scientifiques de leurs théories nuisibles et de leurs opinions politiques (comme l'ont fait jadis de respectables eugénistes²⁵). Par expérience et à mon humble opinion, cette position est à la fois complètement erronée – aussi bien dans les faits que dans leurs conséquences éthiques – et extrême-

mement dangereuse. La première cause de destruction des peuples indigènes est l'instauration des États-nations. Loin d'être des sauveurs, ils en sont au contraire les fossoyeurs.

Si les opinions avancées par Diamond (et par Pinker) devaient emporter une large adhésion, elles risqueraient de rejeter des dizaines d'années dans le passé l'avancement des droits de l'homme pour les peuples indigènes. Le monde d'hier qui se répèterait demain? Non merci. ■

23. L'un des membres du Conseil exécutif de Conservation International n'est autre que Ian Khama, président du Botswana et principal responsable des constantes humiliations infligées aux Bushmen – prétendument pour protéger l'environnement. On a beaucoup parlé de l'expulsion des Gana et des Gwi de ce qu'on appelle une 'réserve naturelle' mais qui n'est autre que leur territoire ancestral. On a par contre moins parlé du fait que de telles violations sont une constante des politiques de protection de l'environnement depuis la naissance du mouvement aux États-Unis il y a plus d'un siècle. Il y a longtemps que de telles expulsions, et la destruction des peuples qui s'ensuit, sont considérées comme acceptables et nécessaires. L'imbrication des premiers défenseurs de l'environnement et des 'chasseurs blancs' a toujours été balayée sous le tapis, et encore plus leur promulgation de théories racistes qui ont inspiré le parti nazi en Allemagne parmi d'autres.

24. Voir M Münzel, *Genocide in Paraguay*, International Work Group for Indigenous Affairs, Copenhague, 1973.

25. Voir par exemple M. Grant *The passing of the great race*, Scribner, New York, 1916.

‘Notre avenir est sombre’

Entretien avec Robinson, maître d'école bora



‘Les enfants d’aujourd’hui n’ont plus tous les atouts en main’, maloca de Pucaurquillo, Ampiyacu, Pérou. © JPR/Survival

Le long de l'Ampiyacu, un petit affluent de l'Amazone situé au Pérou à proximité de la frontière colombo-brésilienne, sont établies une quinzaine de communautés d'Indiens bora, ocaina, huitoto et yagua. Peuple de chasseurs-cueilleurs autrefois semi-nomades, les Bora sont estimés aujourd'hui à moins d'un millier. Robinson, maître de l'école bilingue d'une communauté bora, déplore le fait que la langue et les coutumes se perdent progressivement au contact de plus en plus étroit avec le monde occidental. Propos recueillis par J.-P. Razon, Betania, Pérou, octobre 2013.

Il y a une quarantaine d'années la culture métisse n'avait pas encore beaucoup d'influence sur nous et nous n'avions pas autant de besoins qu'aujourd'hui. Nous dépendions étroitement de la forêt de laquelle nous tirions tout ce qui était nécessaire pour assurer notre subsistance quotidienne, notre médecine et bien d'autres choses que nous découvrions dans la nature.

Mais l'influence du monde occidental s'est surtout faite sentir dans le domaine de l'éducation. L'école a du bon et du mauvais à la fois. Si elle dispense une bonne éducation aux enfants, ils apprennent de tout, mais si l'enseignant n'est pas compétent, s'il a oublié sa langue et sa culture, les enfants changent de forme de pensée, ils n'accordent plus de valeur

à nos traditions, à la forêt, aux animaux, ils n'ont plus cette relation intime avec la nature. Ils sont comme un tas de terre qui s'écroule. Leur savoir s'écroule.

Et dans un tel contexte, comme le disait mon grand-père lorsqu'il se réunissait le soir dans la maloca [maison communautaire traditionnelle] avec les hommes pour raconter des histoires, dévoiler quelque secret, organiser le travail du lendemain, qui va aller chasser, qui va aller pêcher, qui va aller au jardin? Ceux qui ne savaient rien apprenaient. Les vieux me demandaient : 'Tu veux apprendre? Tu veux savoir?' 'Oui', répondais-je, 'je veux apprendre pour transmettre ce savoir à mes élèves'. Alors, avec moi, ils n'étaient pas avares de leurs conseils.

La maloca est la base de notre culture, c'est là où l'on mène la plupart de nos

activités. Elle est une école, un hôpital, un centre d'art où les gens peuvent développer leur créativité, stimuler leur imagination, elle est aussi un tribunal. Ces principes, ces valeurs, sont en train de se perdre depuis la disparition de nos anciens. Nous faisons bien sûr quelques petites choses, nous y traitons certaines affaires, mais ce n'est pas comme cela devrait être. Je connais personnellement bien mes coutumes parce que lorsque j'étais à l'université, j'ai largement consulté les anciens et je pense avoir satisfait ma curiosité. J'ai beaucoup appris.

C'est pourquoi, si l'on se tourne vers l'avenir, je crois en l'éducation bilingue pour que notre langue et notre culture ne se perdent pas. Il faut y aller doucement avec les enfants, jusqu'à ce qu'ils commencent à comprendre, petit à petit. C'est le même travail que celui qui se faisait dans la maloca, et moi je dois enseigner les deux mondes, parce que l'enfant qui naît aujourd'hui n'a plus tous les atouts en main, il perd sa culture en perdant sa langue. Bien sûr il connaît quelques mots, il connaît certains chants, mais il est beaucoup plus à l'aise avec l'espagnol.



Danse rituelle dans la maloca. © JPR/Survival

Mais un jour où l'autre il aura besoin de sa culture et s'il n'y a personne autour de lui pour l'aider dans ce sens, il risque de regretter de ne pas avoir appris toutes ces choses. J'ai des collègues bora qui parlent à peine leur langue, ils ne savent pas non plus l'écrire. Que peuvent-ils enseigner aux enfants? L'Etat finance pour



'La maloca est la base de notre culture', Betania, Amazonie péruvienne © JP Razon/Survival

tant les études des maîtres bilingues mais le diplôme qu'ils reçoivent n'est souvent que foutaise. L'université s'accommode de la politique mais se désintéresse de leur formation. Ce problème se pose partout au Pérou et l'enseignement se fait en espagnol dans la plupart des communautés. Et comme les enfants n'entendent plus parler bora chez eux, ne reçoivent pas l'éducation de leurs parents, ne connaissent plus nos valeurs, je dis qu'un jour ils le regretteront.

Dieu nous a donné à chacun une langue pour communiquer. C'est à travers elle que nous pouvons jouir de tout ce qu'il y a ici dans la forêt, le gibier, les fruits pour nous nourrir, les feuilles pour nous abriter. Que voulons-nous de plus? La meilleure façon de vivre est de respecter notre culture et de bien la connaître. Sinon tout va mal. Pourquoi abandonner la maloca?

Le rôle d'un enseignant est très important, aussi important que celui d'une organisation politique qui défend nos terres. L'enseignant, lui, est là pour construire la société de l'avenir. Il doit se demander

vers quel chemin il va. Et j'ai bien peur que d'ici dix ou vingt ans il n'y aura plus rien, que les gens n'aurent plus d'identité propre et que, comme cela se passe déjà, ils tirent parti de leur culture comme d'un business. A Iquitos il y a des Bora qui se déguisent et se peignent pour se livrer à de misérables parodies de danse, pour obtenir quoi? Un maigre pourboire. Alors qu'ici, il y a de la terre à cultiver, du gibier à chasser, des fruits à cueillir. Auparavant mon peuple ne mendiait pas comme ça, les gens cultivaient leur jardin, chassaient, pêchaient, et le fruit de leur travail, ils le répartissaient entre tous.

Pour moi, notre avenir est sombre, parce que les gens risquent de devenir comme ceux qui vivent dans les villes, des gens qui ne pensent pas, qui n'ont aucune conscience de ce qu'ils sont et qui deviennent individualistes. Il y a certaines choses dans la vie qui sont frustrantes, comme celle de ne pouvoir construire une forme de penser les deux mondes. ■

2013 - une année de succès

De la suspension de concessions minières en Colombie, au rejet unanime par les Dongria Kondh d'une mine de bauxite en Inde, en passant par la couverture médiatique dont ont fait l'objet les Awá, considérés comme la tribu la plus menacée de la Terre, dans le magazine *Vanity Fair*, les peuples indigènes ont eu de nombreuses occasions de célébrer leurs victoires en 2013.



Janvier : la campagne de Survival International contre les safaris humains dans les îles Andaman, en Inde, connaît une victoire éclatante lorsque la Cour suprême interdit aux touristes de circuler le long

de la route qui traverse la réserve des Jarawa. La Cour suprême a toutefois abrogé cette ordonnance provisoire en mars 2013 et Survival a continué à faire campagne pour la fermeture de la route.



Février : dans un geste sans précédent, un juge suspend les concessions minières pour protéger le territoire des Indiens embera-katio au nord-ouest de la Colombie.



Mars : la Cour africaine des droits des peuples juge que le gouvernement kenyan ne doit pas expulser les Ogiek de leurs terres dans la forêt de Mau.



Mars : une communauté guarani du Brésil célèbre la reconnaissance officielle de son territoire réservé à son usage exclusif. Les 170 membres de la communauté Pyelito Kue/M'barakay, qui vivent sur un 'îlot' de terre

entre une rivière et une plantation de soja, peuvent désormais s'installer sur une partie de leur territoire ancestral jusqu'à ce que le processus de démarcation formelle soit terminé.



Mai : suite à une couverture médiatique sans précédent, quelques semaines après le boycott du tourisme dans les îles Andaman, en Inde, lancé par Survival pour arrêter les safaris humains qui portent

atteinte aux Jarawa, des agences de voyage rejoignent le boycott et plus de six mille personnes s'engagent à ne pas visiter les îles jusqu'à ce que cette forme dégradante de tourisme soit interdite.



Mai : les autorités brésiliennes lancent une opération visant à expulser onze fermes illégales du territoire yanomami au Brésil dans le but de restituer leurs terres aux Indiens.

Trois fermes au moins de la région de Ajarami sont démantelées. Survival soutient les Yanomami depuis des décennies. Le Parc yanomami a été créé en 1992 après des années de campagne menée par leur porte-parole Davi Kopenawa, Survival International et la Commission Pro Yanomami.



Juin : la tribu soliga remporte une importante victoire judiciaire après que tout son stock de miel ait été saisi par les gardes forestiers. La confiscation de leur miel constituait une violation

flagrante de la Loi sur les droits forestiers (Indian Forest Rights Act) de 2006 qui reconnaît les droits des peuples indigènes à vivre dans et de leurs forêts et à protéger et gérer eux-mêmes leurs terres. Les peuples indigènes, comme les Soliga, ont vécu depuis des générations avec la faune sauvage et la flore de leurs forêts qu'ils ont toujours protégées. Malgré les contraintes sévères imposées par les gardes forestiers, ils restent déterminés à gérer et protéger leurs forêts de façon durable pour les générations futures.



Juin : des dizaines de Bushmen du Botswana menacés d'expulsion, parce qu'ils vivent dans une zone proposée comme 'corridor écologique', remportent une importante victoire judiciaire dans leur lutte

territoriale. Après l'annonce de la proposition de création d'un corridor écologique entre la Réserve du Kalahari central et le parc transfrontalier de Kgalagadi, les autorités locales et nationales ont forcé les Bushmen à quitter les lieux. Dans une nouvelle audience, le tribunal a jugé qu'aucun représentant du gouvernement ne pouvait intervenir dans les affaires des Bushmen sans leur consentement; que leur puits ne pouvait pas être démantelé et que leurs avocats devaient être informés de toute nouvelle tentative de les réinstaller.



Juillet : une campagne novatrice est lancée en Inde contre les préjugés enracinés selon lesquels les peuples indigènes seraient ‘attardés’ et ‘primitifs’. De telles attitudes sont souvent utilisées pour justifier la

spoliation de leurs terres et les tentatives de les forcer à changer de mode de vie. Le message de la campagne ‘Proud Not Primitive’ (Fier mais pas primitif) a été entendu en Inde. *The Hindu*, l’un des plus grands journaux anglophones du monde, s’est engagé à ne plus utiliser le terme ‘primitif’ pour désigner les peuples indigènes, un important succès pour cette campagne.



Août : les Dongria Kondh d’Inde rejettent massivement les projets du géant minier britannique Vedanta Resources d’ouvrir une mine de bauxite à ciel ouvert dans leurs collines sacrées de Niyamgiri. Douze villages dongria ont voté à

l’unanimité contre la mine au cours de consultations ordonnées par la Cour suprême indienne en avril 2013, invoquant le fait que leurs droits religieux, culturels et sociaux seraient compromis si l’exploitation minière devait avoir lieu.



Septembre : les Maasai de Tanzanie célèbrent la décision du Premier ministre de renoncer au projet de confisquer 240 000 hectares de leur territoire au nom de la conservation. La région de Loliondo restera donc avec

les Maasai qui, selon le Premier ministre, en ont ‘pris bon soin’ depuis ‘des temps immémoriaux’.



Octobre : quelques semaines seulement après que Survival International ait appelé au boycott du tourisme au Botswana, deux agences de voyages suspendent leurs circuits dans le pays et plusieurs

autres expriment leur préoccupation à propos des persécutions constantes infligées aux Bushmen par le gouvernement botswanais. Tandis que le gouvernement botswanais utilise des images idylliques des Bushmen pour promouvoir le tourisme dans le pays, il les force à quitter leur terre ancestrale en leur interdisant la chasse.



Novembre : le sort des Awá, la tribu que Survival considère comme la plus menacée de la Terre, est connu par des millions de personnes dans le monde entier grâce aux reportages publiés dans *Vanity Fair* et le

Sunday Times. Ces deux reportages sont illustrés par des images du célèbre photographe Sebastião Salgado. L’article du *Sunday Times Magazine* publié le 24 novembre, attire l’attention sur la situation



critique des Awá – décrite par un juge brésilien comme ‘génocidaire’ – et sur la campagne mondiale de Survival exhortant le ministre de la Justice à protéger leur territoire avant que le monde ait à déplorer leur extinction. L’auteur retrace l’action menée par Survival depuis près de 45 ans, évoquant sa création suite à un article sur le génocide en Amazonie du célèbre écrivain Norman Lewis comme la seule organisation de défense des peuples

indigènes à travers le monde. L’article de 13 pages de *Vanity Fair* a été publié dans l’édition de décembre. Son auteur, Alex Shoumatoff, a passé des semaines avec Salgado chez les Awá, en Amazonie, pour assister directement à la dévastation de leur forêt par des bûcherons armés. Plus de 55 000 courriels de protestation ont été envoyés au ministre brésilien de la Justice à la suite de la campagne de Survival en faveur des Awá. De nombreuses personnalités, dont l’acteur oscarisé Colin Firth, l’actrice Gillian Anderson et le musicien Julian Lennon ont manifesté leur soutien à la campagne en brandissant le message ‘Brésil : sauvez les Awá’.

Action urgente Les Guarani du Brésil



Alors qu’ils occupaient autrefois un territoire d’environ 350 000 km² de forêts et de plaines, les Guarani s’entassent aujourd’hui dans des réserves surpeuplées encerclées par les fermes d’élevage et les vastes plantations de soja ou de canne à sucre. Constamment victimes de la violence et des attaques commanditées par les propriétaires terriens, ils connaissent l’un des taux d’homicides les plus élevés au monde. Leur dernière victime a été le chef guarani et acteur de cinéma Ambrósio Vilhalva assassiné en décembre dernier.

Agissez

Ecrivez au ministre brésilien de la Justice en vous inspirant du modèle suivant.

M. José Eduardo Cardozo
Ministerio da Justiça
Ministerio da Justiça
Esplanada dos Ministerios, Bloco T
Brasília DF 70064-900, Brésil

d’alcoolisme, de violences domestiques et de malnutrition aiguë parmi les plus jeunes.

Je vous exhorte à prendre des mesures immédiates pour identifier et démarquer tous les territoires revendiqués par les Guarani-Kaiowá. Les longs délais que nécessite la reconnaissance de leurs terres mettent en péril leur santé et leur sécurité. Tant que les droits territoriaux des Guarani ne seront pas pleinement reconnus, leur situation ne fera qu’empirer.

Monsieur le Ministre,
Je tiens à vous faire part de ma vive préoccupation devant la situation des Guarani-Kaiowá de l’État du Mato Grosso do Sul. La majorité d’entre eux sont entassés dans des réserves trop exiguës pour leur permettre de vivre de l’agriculture. Cette surpopulation est la cause d’un taux élevé de suicides,

Veuillez agréer l’expression de ma haute considération.